

# LE CHANT DU PÈRE



© Arnaud Bertereau

## REVUE DE PRESSE

Texte et mise en scène **Hatice Özer**  
Avec **Hatice Özer, Yavuz Özer**

Service de presse Zef : 01 43 73 08 88 - [contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr)

Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37

Assistée de **Clarisse Gourmelon** : 06 32 63 60 57

[www.zef-bureau.fr](http://www.zef-bureau.fr)

## **JOURNALISTES VENUS**

### **Radio :**

>**Radio Libertaire** Thomas Hahn “Tempête sur les planches” invite Hatice Özer le 12 février 2023

>**RFI** Pascal Paradou “De vive voix” invite Hatice Özer le 16 février 2023

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20230216-le-chant-d-exil-avec-hatice-%C3%B6zer>

### **PRESSE ECRITE**

Marie-José Sirach  
Fabienne Pascaud  
Viviane Chocas  
Anais Héluin

L’Humanité  
Télérama  
Le Figaro  
Politis

### **WEB**

Marie Plantin  
Stéphane Capron  
Anais Héluin  
Armelle Héliot  
Louis Juzot  
Brigitte Rèmer  
Mylène Lang  
Sarah Franck  
Karim Houadeg  
Dany Toubiana  
Maxime Candelier  
Frédérique Moujart

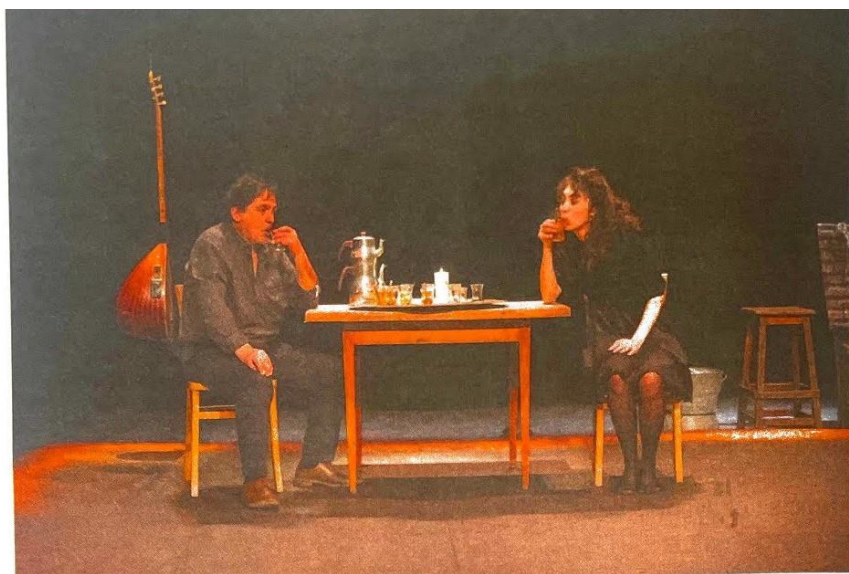
Sceneweb  
Sceneweb  
Sceneweb  
Le journal d’Armelle  
Hottello  
Ubiquité culture(s)  
Zone critique  
Artschipels  
Revue Europe  
Souriscène  
Theatreactu  
SNES

### **PRESSE AUDIOVISUELLE**

Pascal Paradou  
Claire Saumande  
Manon Housson  
Aurélié Charon  
Nathalie Fouchs

RFI « *De vive(s) voix* »  
Radio campus Paris « *Scène ouverte* »  
France Culture « *Tous en scène* »  
France Culture « *Tous en scène* »  
Fréquence Paris Pluriel

**PRESSE ECRITE**



On devine entre la fille et son père une complicité, une admiration réciproque. ARNAUD BERTEREAU

## Hatice Özer, au nom du père

**THÉÂTRE** Actrice, elle a joué sous la direction de Julie Bérés, Wajdi Mouawad ou Hubert Colas. Sa première mise en scène, *le Chant du père*, parle d'exil, de voyage et d'amour.

Il y a longtemps, la famille de Hatice Özer a quitté son Anatolie natale pour s'installer en Dordogne, là où il y avait du travail. Là où Hatice a grandi. Nombre de récits traitent de l'exil, de la douleur provoquée par l'éloignement, de la déchirure de se retrouver en terre inconnue, dans des endroits où l'on n'est pas toujours bien accueilli. Si *le Chant du père* évoque ces sentiments contraires, parfois violents, comme la honte ou la peur que l'on éprouve au fond de soi quand on est un enfant d'immigré, Hatice Özer a choisi de remonter le fil de son histoire intime et familiale pour nous offrir un spectacle d'une infinie délicatesse.

Le père, son père, a toujours chanté des chansons pour guérir les maux de l'âme. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle l'a toujours vu, accompagné de son sazes, sorte d'oud au manche très long, chanter, murmurer des poésies, raconter des blagues aux chutes mystérieuses, chez des voisins comme dans les arrière-salles de cafés enfumés où les hommes se retrouvent pour jouer aux cartes ou aux dominos. Dans cet enchevêtrement de souvenirs d'enfance où les odeurs du thé noir et de jasmin nous parviennent à travers les mots et les gestes, Hatice Özer recrée un cabaret oriental où chaque regard, chaque mot compte autant que les silences. Elle a su trouver un bel équilibre pour réinventer cette forme ancestrale.

Sur scène, d'abord seule, elle raconte, se souvient, ouvre son album familial. C'est drôle, joyeux. Parfois, elle se tait, sourit, plonge son regard dans nos yeux, comme si elle nous connaissait tous. Elle va elle-même dessiner la cartographie de la scénographie, répandant sur le sol une terre rouge qui

s'échappe d'une outre, préparant le thé, fouillant dans une grande malle en osier tous les éléments qui vont transformer le plateau en une plaine d'Anatolie recouverte de fleurs sauvages. On songe alors aux vers de Nâzım Hikmet : « *Mon pays, ses forêts de sapins, ses eaux si douces, ses lacs de montagne où nagent les truites (...)* Mon pays, les chèvres de la plaine d'Ankara, l'éclat de leurs poils blonds et soyeux, et les grosses noisettes de Giresun, et les pommes d'Amassaya aux joues rouges et au parfum de musc... »

### PAS BESOIN DE COMPRENDRE LA LANGUE

Puis le père, ce père qui n'existait qu'à travers les mots, monte sur scène. En souriant. Yavuz Özer a le sourire contagieux de celui qui est fier et heureux de partager avec sa fille ce moment. Entre eux deux, on devine une complicité, une admiration réciproque, un respect mutuel. Quand il chante en s'accompagnant au sazes, les mots nous parviennent droit au cœur. Pas besoin de comprendre la langue. L'émotion que les chants répandent nous envahit.

« Pour bien raconter les histoires, il faut mélanger 60 % de vérité, 30 % de mensonges et 10 % de mystère », lui avait dit son père. Hatice Özer n'a pas oublié ce secret, désormais transmis de père en fille... ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

**Un cabaret oriental où chaque regard, chaque mot compte autant que les silences.**

Le spectacle a été créé au CDN de Rouen-Normandie. Il se joue le 25 janvier au Dôme, à Albertville (74) ; le 13 février à la Mégisserie, à Saint-Junien (87) ; les 21, 22 mars, au CDN Thionville-Grand-Est, L'Arche-Villerupt (Moselle), 22 mars ; et du 22 au 29 mai au TNS, Strasbourg (67).

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**TT**  
**Ils nous ont oubliés**  
 Théâtre  
**D'après « La Plâtrière », de Thomas Bernhard**  
 | 4h | Mise en scène Séverine Chavrier  
 | Jusqu'au 10 février, Théâtre national de la Colline, Paris 20<sup>e</sup>, tél. : 01 44 62 52 52.

**TT**  
**Le Chant du père**  
 Théâtre musical  
**Hatice Özer**  
 | 1h | Mise en scène Hatice Özer  
 | Le 25 janvier à Albertville (74), le 13 février à Saint-Junien (87), le 8 avril à Thionville (57), du 22 au 29 mai au TNS de Strasbourg (67).

La comédienne Marijke Pinoy dans *Ils nous ont oubliés*.



Folie des âmes, brutalité des êtres, hystérie des solitudes. Choc des corps qui s'enlissent, des voix qui gueulent, des armes qui menacent, des musiques qui excitent, des insultes qui fusent de la nuit. Ordonner pareil déchaînement, orchestrer si désespérante fureur dans un maelström tout expressionniste est déjà d'une stupéfiante maîtrise. En plus, cette tragi-comédie baroque aux allures de polar maléfique, qui commence en flash-back par le meurtre sanglant d'une infirme, se déroule dans une hallucinante forêt aux sapins désolés et au majestueux cerf empaillé. Y volent d'authentiques pigeons, corbeaux, et la corneille qui poursuit la victime (formidable Marijke Pinoy), cette épouse du terrible Konrad (Laurent Papot, constamment dans l'excès), musicologue acharné depuis vingt ans sur un essai obligeant sa moitié à de sadiques exercices sonores. Insensée conjugaison de fiction et de réalité.

Patronne de la Comédie de Genève depuis juillet 2023, Séverine Chavrier a librement adapté un des premiers romans de Thomas Bernhard (1931-1989), *La Plâtrière*, qu'elle reconstruit et croit enrichir d'inutiles textes de la romancière Elfriede Jelinek, de la féministe Donna Haraway ou de la philosophe Vinciane Despret. Le huis clos où se hurle l'impuissance d'écrire, de créer, d'aimer se suffisait à lui-même. À côté de l'auteur en panne et de son aristocrate épouse déclassée, une aide-soignante manipulatrice (Adèle Bobo-Joulin) et d'inquiétants voisins, masqués comme dans les tableaux du peintre James Ensor, pimentent de grotesque l'enfer, où la metteuse en scène musicienne se joue en outre de percussions

et mélodies en tous genres doublées d'images vidéo. Elle vise l'opéra total. Mais trop d'ambition nuit. Digressions répétées, longueurs infinies : Séverine Chavrier noie ses spectateurs, déjà terrassés par l'univers mortifère d'un Thomas Bernhard, dont elle avait déjà adapté *Déjeuner chez Wittgenstein* (2016). Peu à peu, le public devient l'otage de sa volonté d'imposer sans concession rythme et visions. Mais un spectacle ne se fait-il pas aussi avec et pour le public ? Souvent fracassant de force, il vire ici parfois à l'intenable. Sauf que la metteuse en scène s'y révèle puissante et étourdissante créatrice.

Tout autre est le si sensible *Chant du père* de la jeune comédienne, musicienne, chanteuse et désormais metteuse en scène Hatice Özer. Pour son premier exercice scénique, elle a simplement choisi pour partenaire son père, Yavuz Özer, ferronnier et surtout poète, conteur et joueur de saz, ce luth oriental. Voilà longtemps qu'il a quitté l'Anatolie pour faire vivre sa famille en devenant ouvrier en Dordogne. Sur le plateau, il ne parle que turc, souriant souvent. Et sa fille d'expliquer ce si fréquent sourire des émigrés. Signe, dit-elle, qu'ils ne comprennent rien, n'osent le dire, veulent garder leur dignité... Le ton du délicat spectacle est donné, tissé de mélancolie tendre et de chansons tristes pour soigner l'âme et le cœur. Hatice explique doucement, drôlement, avoir voulu se réconcilier en scène avec la culture, la mémoire du père, elle, la comédienne française qui avoue parler turc « comme une enfant de 6 ans » et que son père ne comprenait pas dans un spectacle qu'elle avait joué avec Wajdi Mouawad. Elle dit avec humour certaines de ses histoires – « 60% de vérité, 30% de mensonge, 10% de mystère » – et sa fascination pour la seconde vie du joueur de saz, dans l'arrière-salle enfumée des restaurants kebab où il chante pour apaiser les détresses sociales, les chagrins privés d'autres déracinés. Le petit miracle de ce *Chant du père* sans artifice, où la comédienne sert le thé au public et installe peu à peu un magnifique champ de fleurs jaunes sur le plateau, est d'être si triste, si gai à la fois. Tel un lumineux et audacieux chemin (parfois improvisé) vers la reconnaissance de soi, la consolation de soi. Avec rien ●

## Ce qui reste de l'Anatolie

En invitant son père, musicien traditionnel turc, sur scène, la comédienne Hatice Özer interroge la distance entre deux générations, deux imaginaires.

Anaïs Heluin

9 mars 2022



© Christophe Raynaud de Lage

De son père Yavuz, Hatice Özer a des souvenirs dont le temps n'a pas estompé les mystères. Elle le revoit, par exemple, entouré d'un auditoire exclusivement masculin, d'âge mûr sinon avancé, parler pendant des heures au fond de kebabs et de cafés. Elle se souvient que, petite fille, elle n'osait pas le rejoindre pour savoir de quoi il retournait. Elle aurait pourtant voulu. Dans ces moments où il quittait son silence habituel, elle présentait une vérité, une clé qui lui aurait permis de mieux comprendre cet homme qui, en 1986, a quitté sa Turquie natale avec sa famille afin de lui offrir une vie meilleure.

Hatice grandit en France, où elle suit des études de théâtre – au conservatoire de Toulouse puis au Théâtre national de Strasbourg dans le cadre de la formation -Premier Acte – et « *parle la langue de son père comme un enfant de 6 ans* ». Pour mener son enquête sur Yavuz, dont la maîtrise du français est aussi très approximative, Hatice Özer a une idée fameuse : elle va créer son premier spectacle, *Le Chant du père*.

Hatice est d'abord seule sur une scène qui semble d'autant plus vide que les quelques objets qui l'occupent désignent des absents. Un en particulier : le père. Son saz – luth oriental – est

suspendu au-dessus d'une chaise. Sur un grand plateau, théière et verres semblent attendre les personnes qui, dans les souvenirs de Hatice, se rassemblaient autour de la figure paternelle à l'occasion de diverses cérémonies pour écouter ses histoires et ses chants.

Le cabaret oriental intime dit « khâmmarât » (en arabe, « le lieu où l'on boit et chante »), pratiqué par le père, peut-il exister sur une scène de théâtre, face à des spectateurs inconnus du chanteur ? Certainement pas, nous apprend la pièce. Mais le théâtre peut permettre à des personnes éloignées de la communauté turque d'approcher cette forme de représentation très ritualisée. Tout comme le « khâmmarât » est capable d'offrir une porte d'entrée vers le théâtre à qui n'y a pas ses habitudes. En mêlant les arts, Hatice Özer brise le silence qui la séparait de son parent et d'une partie de son histoire.

En reproduisant les gestes du rituel du thé accompagnant tout « khâmmarât », puis en délimitant à l'aide de terre rouge un espace de jeu comme le font les conteurs, Hatice Özer prépare la venue de son père. En exhumant aussi quelques histoires pleines d'« *hommes avec un "i" au milieu* » (le mot « djinn » porte malheur, nous apprend-elle après l'avoir prononcé une fois) qu'il aimait à raconter, elle partage par bribes ce qu'elle a hérité de cet homme qui parlait peu au quotidien mais qui, devant son auditoire, se révélait intarissable.

Dans la bouche d'Hatice, ces récits, construits selon une règle paternelle disant que, « *pour bien raconter les histoires, il faut mélanger 60 % de vérité, 30 % de mensonge et 10 % de pur mystère* », sonnent étrangement. *Le Chant du père* n'est pas la démonstration de force d'une identité plurielle : c'est l'expression de sa complexité, de la manière dont joie et mélancolie peuvent cohabiter dans un être.

Et puis le père entre en scène. À côté d'Hatice, qui virevolte pieds nus, il semble évoluer à tâtons. Sa fille a eu beau lui préparer le terrain, installer une atmosphère familière, il n'est pas chez lui ici, et son corps le dit. Sans que la chose ait besoin d'être formulée, on sent que la notion de répétition vient s'ajouter à tout ce qui le sépare déjà de sa fille. Si Hatice a l'habitude de refaire jour après jour sur scène les mêmes gestes, Yavuz n'avait jusque-là jamais joué sans improviser, sans adapter ses histoires au contexte.

Dans *Le Chant du père*, on assiste ainsi à un double déplacement. Et donc à l'invention d'un langage qui permet le dialogue malgré les différences. Pour Hatice, cette première création est aussi une façon de revenir aux fondements de son désir de théâtre, et de préciser la manière dont elle souhaite exercer cet art. La simplicité et la générosité avec lesquelles elle partage ses pensées sont rares. Le chemin théâtral qu'elle dessine s'en va loin des grandes autoroutes du moment.

# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

---

THÉÂTRE - GROS PLAN

---

## Hatice Özer crée sa première pièce au Théâtre de La Tempête « Le Chant du père »



**Après avoir joué pour Samuel Achache, Julie Bérès, Wajdi Mouawad et bien d'autres, Hatice Özer s'apprête à créer sa première pièce au Théâtre de La Tempête, *Le Chant du père*. Elle y rend hommage à la culture de son père, artiste des villages et des steppes arides d'Anatolie centrale.**

Yavuz Özer, dans son pays d'origine, la Turquie, est un *ashîk*. Artiste très populaire dans sa région natale, il diffusait son art de villages en villages à l'aide de son saz, avant d'émigrer en France pour y faire grandir ses enfants. Aujourd'hui encore, dans le Périgord où il vit, Yavuz Özer déploie sa musique, environ 200 chansons qu'il garde en tête. C'est cette mémoire orale que sa fille Hatice souhaite transmettre dans un duo avec lui où s'incarnent deux expériences : l'une en français, mal comprise du père, et l'autre en turc, peu comprise de la fille. Une création qui, au-delà des planches, est aussi une manière de construire un langage commun, enfin.

### **Un théâtre musical qui se veut drôle et harmonieux**

*« Pour bien raconter les histoires, il faut mélanger 60% de vérité, 30% de mensonge et 10% de pur mystère ».* Ce secret révélé par Yavuz à sa fille est l'un des nombreux héritages qu'elle met en scène avec humour, par des éléments narratifs parfois volontairement grossis. Elle qui a grandi en France contera avec son père l'exil, le déracinement et le mal du pays, son histoire aussi pour à tout prix lui donner voix avant que les générations suivantes ne l'oublient. Pour cela, Hatice Özer reconstitue l'un de ces cabarets traditionnels où l'on boit et chante, qui s'animent lorsque la nuit tombe, et où les récits se transmettent, entre mélancolie, tristesse et joie. Le public s'y trouve invité, et les barrières du plateau tombent pour prendre part à ce moment artistique intime et mélodieux.

Louise Chevillard



**PRESSE WEB**

# Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

THÉÂTRE 2023-02-19

## Le Chant du père, douceur poétique, douleur de l'exil

by ARMELLE HÉLIOT

**Un moment très original et bouleversant écrit, mis en scène et interprété par Hatice Özer et son père, Yavuz Özer, conteur et musicien, chanteur.**



Dans un champ de fleurs, le chant du père, jouant son saz et de sa belle voix, accompagne le spectacle, est au cœur du spectacle. Photographie de Arnaud Bertereau. DR.

Dans la petite salle du Théâtre de la Tempête, une merveille de spectacle, tout en jeu, musique, chant, un moment d'une apparente simplicité mais d'une profondeur très touchante. Un moment très poétique, mais très politique, également, par-delà l'harmonie et la délicatesse des présences et des images, l'humour enjoué du récit...

Au commencement, une jeune comédienne française d'une famille originaire de Turquie. Son père, Yavuz Özer, qui est sur le plateau, conteur et chanteur s'accompagne au saz, un luth à manche long que l'on nomme Baglama en turc, et que l'on connaît en Anatolie, Irak, Iran, Caucase, Crimée, Grèce, notamment.

Ce père, artisan, a choisi de s'installer en France, en 1986, pour que ses enfants aient un avenir ouvert. C'est dans le Périgord qu'il vit et que ses trois enfants ont grandi. Dans sa communauté, il est considéré comme un « ashik », littéralement un amoureux. Il gagne sa vie comme ouvrier, mais chante et joue son saz dans les fêtes, les rencontres, dans les cafés.

Au commencement, donc, Hatice Özer, une jeune femme fine, déliée, jolie, avec ses cheveux sombres, son teint clair, son regard profond et pétillant, hérité de sa mère, spectatrice attentive. Elle a fait des études d'Arts plastiques et de théâtre, formée notamment dans la structure « 1<sup>er</sup> acte » créée par Stanislas Nordey.

Elle a déjà beaucoup travaillé, avec Jeanne Candel et Samuel Achache, notamment, Julie Bérés, Mohamed Bouadla, pour n'en citer que quelques-uns. Et puis Wajdi Mouawad qui, à la Toussaint 2018, invite le père et la fille à chanter ensemble. Une première pour eux deux.

Plus tard, son père a accompagné Hatice à la Maison Maria-Casarès, où elle bénéficiait d'un séjour de création. C'est là qu'est né *Le Chant du père*, présenté en février 2022, au CDN-Normandie Rouen. Elle a fondé sa compagnie, *La Neige la Nuit* et est très bien entourée. L'équipe artistique est excellente, régie, lumière, son, scénographie, collaboration artistique, regard extérieur. Elle a des amis et amies.

Sur le plateau, à jardin, suspendu à sa potence, le saz, cet instrument ne doit jamais toucher le sol, explique Hatice Özer. Une table, deux chaises. Des verres tulipes pour le thé noir qu'elle servira plus tard.

Mais cela commence face au public, au plus près du public, par le récit d'un cauchemar en pleine mer... Pantalon noir, petit haut un peu plus coloré, elle va procéder à un rituel en sortant d'une grande malle située à cour, une gourde pleine d'un sable ocre-rouge dont elle ceinture le plateau rectangulaire sur lequel elle se déplace pieds nus.

On ne va pas ici détailler chaque mouvement de ce spectacle, de cette célébration très personnelle. Le père ne surgit pas immédiatement. Il est conteur. Il raconte des histoires d'une cocasserie tendre, de gentilles histoires qu'Hatice traduit au fur et à mesure.

Mais c'est lorsqu'il chante que tout prend une force bouleversante. Chant de l'exil, de mélancolie, chant des steppes, de l'Anatolie. On reçoit avec émotion ces paroles qui disent, par-delà les paroles mêmes, la douleur de l'exil. Hatice, elle, apporte ses sourires éblouissants, sa grâce, son admiration protectrice pour son père. Il ne parle pas couramment le français, elle ne parle pas couramment le turc...

Ne déflorons pas ce bref (une heure), grave et fascinant moment de grâce et d'intelligence. Cet après-midi, la dernière à la Tempête et après-demain, une représentation à Bressuire. Ce *Chant du père* ne peut qu'être repris. C'est un acte rare et magnifique.

*Dernière à la Tempête, dimanche 19 février, 15h30. Prochaine date : 21 février, Scènes de Territoire à Bressuire (79).*

**TAGS: "LE CHANT DU PÈRE", HATICE ÖZER, THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE, YAVUZ ÖZER**

## Hatice Özer a un papa dans la gorge



photo Christophe Raynaud de Lage

**Dans sa première création personnelle, *Le Chant du père*, la comédienne Hatice Özer invite son père sur scène auprès d'elle pour questionner leurs différences ainsi que l'imaginaire qui les rassemble. Entre chant et récit, entre rituel et cabaret intimiste, ce dialogue d'une grande délicatesse mêle langues et formes pour créer un langage passe-frontières.**

En tant que comédienne, Hatice Özer, formée au Conservatoire de Toulouse puis au Théâtre National de Strasbourg dans le cadre de Premier Acte, a approché des démarches et des esthétiques très diverses. Avec Jeanne Candel et Samuel Achache par exemple, elle sert un théâtre où la musique joue un rôle essentiel. Avec Wajdi Mouawad, elle nourrit un souffle épique chargé des violences de l'époque. On la retrouve auprès d'autres jeunes femmes issues de la première, de la seconde et troisième génération de l'immigration dans *Désobéire* de Julie Berès, où elle mêle son histoire personnelle à un soupçon de fiction pour interroger son rapport à la famille, à la religion, à l'avenir. Elle expérimente la dynamique du collectif avec Mohamed Bouadla et le Collectif 49 70. Dans une mise en scène de Clara Hédouin, elle va bientôt faire résonner les mots de *Que ma joie demeure* de Jean Giono dans la forêt et autres espaces inattendus, lors d'une longue promenade qui sera notamment au programme du festival Paris l'Été...

La première création personnelle de Hatice Özer, *Le Chant du père*, porte très certainement les traces de toutes ces expériences. Mais surtout, elle témoigne de la part de la jeune artiste d'un désir profond de questionner ce qui relie entre elles toutes ces aventures théâtrales. En créant un spectacle avec son propre père, Yavuz Özer, elle part à la recherche de ce qui a sans doute beaucoup contribué à lui donner le goût du récit et de l'assemblée qu'il suscite : les chants et les contes de ce père qui, tout en étant ferronnier, est à la fois poète, chanteur et joueur de saz – le luth oriental –, invité à toutes les cérémonies, à tous les rassemblements gais ou tristes que donnent ses proches de la communauté turque installée en France, où il arrive en 1986 pour offrir un avenir meilleur à sa famille. Ce chemin qu'elle fait vers la culture

de son père, transmise avec toutes les lacunes et les silences qui cachent les douleurs de l'exil, Hatice parvient à en faire une matière vive et très largement, et intensément partageable. Après le court récit d'un cauchemar – au milieu de nombreux hommes flottant dans la mer, elle trouve son père non pas une, mais une infinité de fois –, l'artiste met en place en silence un rituel qui établit entre elle et ses spectateurs un pacte d'écoute autant qu'une forme de mystère. On en reconnaît les gestes : le service du thé selon les règles en vigueur dans un pays que l'on devine déjà être la Turquie, la délimitation d'un espace de jeu à l'aide d'une terre à la couleur d'ailleurs. Mais la solitude d'Hatice Özer, sa façon de regarder la salle comme si elle était pleine de personnes qu'elle connaît mais qui lui échappent, charge la petite cérémonie d'un trouble que viennent bientôt prolonger les mots. Ces préparatifs, dit la comédienne lorsqu'elle brise enfin son propre silence, elle les a appris de son père. Elle les réalisait, enfant, lorsque son père chantait, lorsqu'il contait selon une règle qu'elle n'a pas oubliée : « *pour bien raconter les histoires, il faut mélanger 60 % de vérité, 30 % de mensonge et 10 % de pur mystère* ».

Sans doute Hatice Özer applique-t-elle à son propre spectacle ce précepte paternel. Avant que son père ne la rejoigne sur scène, remplissant ainsi tous les vides avec lesquels elle composait jusque-là, sans chercher à cacher ses doutes et sa fragilité – c'est là l'une des grandes grâces de son spectacle, qui contrairement à bien des premières créations ne cherche pas à affirmer une maîtrise absolue –, Hatice raconte des histoires dont elle a hérité. Des histoires de djins – ou, pardon, « d'hommes avec un "i" au milieu – notamment, qui dans sa bouche résonnent d'une drôle de manière. L'étrangeté est réciproque dans *Le Chant du père*. Elle est même l'un des endroits principaux où la comédienne qui « *parle la langue de son père comme un enfant de six ans* » rejoint pleinement le musicien et poète qui « *parle lui aussi la langue de sa fille comme un enfant de six ans* ». L'aisance de Hatice sur le plateau, où elle déambule pieds nus, comme chez elle, contraste avec la gêne visible du père, dont on ressent la distance par rapport au théâtre.

Le processus de fabrication du spectacle se donne ainsi à approcher, délicatement. Lorsque Hatice traduit les rares et brèves paroles de son père, quand celui-ci la regarde du coin de l'œil, avec un sourire discret où l'on peut lire autant de fierté que d'étonnement, ou encore quand tous les deux se taisent un moment, submergés sans doute par des émotions que l'on devine sans qu'elles aient besoin d'être formulées. On sent que pour exister, *Le Chant du père* doit rester ouvert à l'imprévu, à l'instant présent, comme l'est le cabaret intimiste dit « *khâmmarât* » – en arabe, lieu où l'on boit et chante – pratiqué par le papa qu'Hatice a non seulement dans le cœur mais aussi dans la gorge. Pour accompagner ce père dans son monde où la répétition tient une place centrale, alors qu'elle est tout à fait absente de la sorte de cabaret dont lui fait profiter ses proches et des hommes qui lui ressemblent – ceux que l'on trouve assemblés au fond des kebabs, et qui semblent partager des secrets qui n'appartiennent qu'à eux, dit Hatice avec tendresse –, cette dernière se fraie doucement un chemin vers le chant. Un sentier théâtral bordé d'émotions pudiques, qui débouche sur un carrefour où l'unique, l'improvisé et la répétition se confondent. Comme les langues, les époques, les souvenirs d'ailleurs et d'ici.

**Anaïs Heluin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)**

**Le Chant du père**

**Conception, texte et mise en scène Hatice Özer**

**Musicien interprète Yavuz Özer et Hatice Özer**

**Scénographie Hatice Özer en collaboration avec Aliénor Durand**

**Collaboration artistique Lucie Digout**

**Régie générale et création lumière Jérôme Hardouin**

**Régie son Matthieu Leclère**

**Regards extérieurs Anis Mustapha, Antonin Tri Hoang**

**Production déléguée CDN Normandie-Rouen coproduction Association la neige la nuit,  
Théâtre auditorium de Poitiers Scène nationale, L'Imagiscène – Centre culturel de  
Terrasson, OARA Nouvelle-Aquitaine, Le Préau, Centre Dramatique National de  
Normandie-Vire, la Soufflerie – Rezé soutien Itinéraires d'artiste(s) 2021 – Coopération  
Nantes-Rennes-Brest-Rouen, Studio Virecourt, Maison Maria Casarès**

**Durée : 1h15**

*7 & 8 novembre 2023*

*Centre Culturel Robert Desnos ~ Scène nationale de l'Essonne | Ris-Orangis (91)*

*12 au 21 janvier 2024*

*Maison de la culture de la Seine-Saint-Denis | Bobigny (93)*

*25 janvier 2024*

*Le Dôme Théâtre | Albertville (74)*

*13 février 2024*

*La Mégisserie – Centre culturel | Saint-Junien (87)*

*8 au 12 avril 2024*

*NEST ~ CDN transfrontalier de Thionville ~ Grand Est (57)*

*22 au 29 mai 2024*

*Théâtre national de Strasbourg (67)*

## Soir de Première avec Hatice Özer



Formée au conservatoire de Toulouse, Hatice Özer intègre en 2017 la formation 1er acte dirigée par Stanislas Nordey au Théâtre national de Strasbourg. Elle vient de créer dans le cadre du festival Bruit du Théâtre de l'Aquarium, *Koudour* avec Antonin-Tri Hoang. *Le Chant du père*, son premier spectacle remarqué est à l'affiche du Théâtre de la Tempête.

***Avez-vous le trac lors des soirs de première ?***

Oui.

***Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?***

Tout dépend du spectacle...

***Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?***

J'aimerais bien avoir des habitudes mais je ne suis pas régulière.

***Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier ? »***

Je ne me le suis jamais vraiment dit. J'avais envie de faire partie du monde du spectacle pour faire des choses inutiles mais belles.

***Premier bide ?***

Pour l'instant je crois que ça va, j'essaye de ne pas trop manger le soir. J'ai juste des petites poignées d'amour.

***Première ovation ?***

Tous les ans de mes 7 à mes 13 ans, je montais des chorégraphies avec mes copines sur de la pop turque et de la musique orientale. On « performait » devant tout le quartier à la salle des fêtes. J'ai revu des vidéos et on me voit m'échauffer et stresser comme si j'allais jouer devant le stade de France.

***Premier fou rire ?***

Dans *La chute de la maison* de Jeanne Candel et Samuel Achache, je me mordais littéralement les joues pour ne pas rire.

***Premières larmes en tant que spectatrice ?***

Je ne faisais pas encore du théâtre, j'avais 21 ans, j'ai vu Simon Abkarian, dans *Pénélope ô Pénélope* au théâtre de la Cité à Toulouse. Il était seul à une table avec deux musiciens de rebetiko. Je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. J'ai pleuré du début à la fin.

***Première mise à nue ?***

Jamais de la vie je me mettrais nue sur scène ! Jouer c'est déjà une mise à nue.

***Première fois sur scène avec une idole ?***

J'ai joué qu'avec des artistes, des metteur.e.s en scènes, et des musicien.nes que j'admirais toujours profondément. J'ai eu beaucoup de chance. En ce moment je travaille avec le musicien compositeur Antonin Tri Hoang, il est incroyable...

***Première interview ?***

Je ne me rappelle plus.

***Premier coup de cœur ?***

Mon dernier coup de cœur, c'est la compagnie flamande FC Bergman avec le spectacle *The sheep song*. Je l'ai vu 3 fois à Avignon In 2021, j'aurais pu y aller tous les soirs. C'est une histoire de mouton... sublime ! Et plus récemment *Le jeu des ombres* de Valère Novarina par Jean Bellorini, ça m'a explosé le cerveau !



## ***Le chant du père, conception et mise en scène Hatice Özer.***



Crédit photo : Arnaud Bertereau.

***Le chant du père***, conception et mise en scène ***Hatice Özer***, avec ***Hatice Özer*** et ***Yavuz Özer***, collaboration artistique ***Lucie Digout***.

Hatice Özer accueille le public en préparant le thé sur une grande estrade de bois, occupée par une table et deux chaises, au-dessus de l'une d'elle en majesté : un instrument ventru au manche effilé tendu de trois cordes, un luth traditionnel du Caucase et des régions voisines, un saz.

La jeune femme prépare le thé, dispose les verres tulipe au bord de l'estrade dont elle a couvert le périmètre d'une terre rouge. Elle dresse le décor physique et mental de ce qui va être un duo complice et plein de tendresse filiale.

Elle parle de sa vie de fille d'immigrés, du choix qu'elle a fait de devenir comédienne en France alors que ses parents sont venus du fin fond de la rude Anatolie chercher du travail et un peu de confort. C'est sur cette terre lointaine qu'ils ont grandi, où son père a perpétué la tradition du chanteur–conteur en s'accompagnant au saz, animant toutes sortes de réunions et de fêtes. Une passion poursuivie dans le pays d'accueil où, tout en étant ouvrier, le père continue à entretenir son art de chanteur et de conteur.

Comme dans toutes les cultures orales, l'aède, le troubadour, le griot, sont des poètes qui chantent en s'accompagnant d'un instrument, et racontent aussi des histoires, souvent irrévérencieuses pour les puissants et les bien-pensants.

La comédienne s’y essaie en mêlant souvenirs d’enfance, coincée entre deux cultures, et histoires inventées dont le sens reste souvent énigmatique, parfois habitées par une créature dont il ne faut surtout pas prononcer le nom, un D...n . Yavuz Özer a confié à sa fille qu’une bonne histoire doit garder dix pour cent de mystère, contre soixante pour cent de vérité et trente de mensonge.

Un programme que celui-ci vient appliquer en la rejoignant sur scène pour livrer chansons et encore des histoires, dans un échange convivial qui enchante la salle.

Sa fille commente, traduit, relance le chanteur. Elle a donné comme sous-titre à son spectacle le mot cabaret qui vient de l’arabe khâmmarât. Et le cabaret est le lieu où l’on boit et chante, entre amis, comme le café, l’arrière salle d’un kebab. C’est encore le lieu dédié à la mélancolie, à la nostalgie du pays, où le thé se mêle au raki, au rire, à la solidarité humaine.

Le visage buriné, souriant de l’artiste, et les explications espiègles de la comédienne font mouche, une belle façon de montrer que l’immigration est une richesse.

A la fin, Hatice dispose des branches de jasmin sur la scène, symbole de l’amour filial et de l’art, vecteur de consolation et de partage.

*Le chant du père* est un moment de théâtre et de musique qui élève l’esprit, une façon noble d’aller vers l’autre. Hatice et Yavuz Özer montrent comment on peut être fier et redevable de ses racines en donnant du plaisir à un public d’ici et d’aujourd’hui.

Louis Juzot

Du 12 au 21 Janvier 2024, à la **MC 93, Bobigny**. Le 25 janvier, **Le Dôme Théâtre, Albertville (Haute-Savoie)**. Le 13 février, **La Mégisserie, Saint-Julien (Indre-et-Loire)**. Les 21, 22 mars, **CDN Thionville-Grand –Est, L’Arche –Villerupt (Moselle)**. Du 22 au 29 mai, **Théâtre National de Strasbourg (Bas-Rhin)**.

# ZONE CRITIQUE

RENDRE LA CULTURE VIVANTE

## Le Chant du père : le silence musical de l'exil

Posted by [Milène Lang](#) on mardi, janvier 16, 2024



Le Chant du père. © Arnaud Bertereau

Pour sa première création intitulée *Le Chant du père*, présentée à la MC93 de Bobigny du 12 au 21 janvier 2024, Hatice Özer partage la scène avec son père, un luth oriental à la main. L'échange, entre la fille et son père, est fait de rituels ancestraux devenus quotidiens, de cérémonies au protocole strict et de chants, qui disent tous l'amour du pays abandonné et la difficulté à trouver une voix et une langue dans le pays de l'exil.

Hatice Özer ouvre le spectacle, racontant sur une scène agrémentée d'une table, de deux chaises, d'une grande malle en osier et d'un instrument de musique ce qu'elle définit comme un cauchemar et dans lequel rôde, comme plus tard la figure des *djinn*s qu'elle évoquera, la silhouette du père, sorte de spectre insaisissable et silencieux au visage évanescent et qui semble venu du lointain des montagnes d'Anatolie d'un autre temps. Le père incarne la tradition et les rituels ancestraux que la comédienne et metteuse en scène reproduit sur le plateau. Elle y sert le thé dans un imposant service à thé oriental qui symbolise à la fois l'importance de l'hospitalité dans la culture turque et ce qui peut apparaître aussi par moments comme un poids presque encombrant. Apanage des jeunes filles et des femmes, le rituel du thé marque une distance entre les deux générations, celle du père et celle de la fille, mais aussi entre deux mondes, celui du pays quitté et pleuré et celui qui pays d'accueil. Le ton est tour à tour celui d'une profonde mélancolie, d'une ironie subtile et d'un humour sincère, comme la salle est alternativement plongée dans le noir ou baigne en pleine lumière, comme une journée d'été dans les montagnes anatoliennes où la poussière ocre trouble la vue et les sens.

### La musique comme langue retrouvée

***Les instants de chant sont d'une extrême beauté et les sonorités du saz, du luth oriental, transportent le spectateur hors de temps***

*Le Chant du père* pose directement la question de la langue dans l'exil. Ce chant, présent dans le titre à sa forme au singulier, n'est pas le répertoire de l'ensemble des chants qui nourriront le spectateur en quête de folklore et de dépaysement. Si le père, Yavuz Özer, est un *âşık* (amoureux, en turc), c'est-à-dire une figure de chanteur ambulant directement issue de la tradition turque où il devait aller dans les villages pour accompagner en musique les événements du quotidien, il ne parle que très peu. Le décalage entre la volubilité de la fille, qui saute avec rapidité et vivacité d'un sujet à l'autre, comme elle passe du turc au français, et le peu de répliques du père souligne que son chant devient une manière de dire le silence, celui de la tristesse du pays abandonné, autant qu'un moyen de trouver une langue qui continue toujours à faire vivre les paysages et les êtres perdus au moment de quitter ce pays des ancêtres.

Les amours contrariées des chants traditionnels turcs résonnent rapidement dans la voix du père comme l'expression d'un amour inconditionnel mais contrarié pour son pays qu'il a quitté. Il a en effet quitté les campagnes de Turquie centrale pour des raisons économiques. Ce souvenir mélancolique se fait lourd et le coupe pour ainsi dire du nouveau monde qui l'entoure et parfois le submerge. Dans la salle Christian Bourgois de la MC93, les instants de chant sont d'une extrême beauté et les sonorités du *saz*, du luth oriental, transportent le spectateur hors de temps, comme pour traduire et transmettre la réalité souvent difficile et rude du migrant, dont le présent reste parfois placé sous le signe de l'énigme et du mystère, quand la langue est un frein et même une barrière.

### **Redessiner les contours du pays des ancêtres**

Spectacle sur la transmission, l'héritage et l'immigration, *Le Chant du père* résonne, littéralement, comme le chant d'amour de la patrie perdue, tant la musique, celle du *saz* comme celle de la langue turque, y est omniprésente et cathartique. Mais la mise en scène d'Hatice Özer laisse également une grande place aux images, aux couleurs et aux paysages qu'elle évoque à travers des récits qu'elle raconte ou que son père narre en turc et qu'elle traduit ensuite en français. Hatice Özer cherche ainsi à renverser la violence vécue par l'exilé, que ce soit celle du déracinement ou celle de la langue perdue, mais aussi la violence institutionnelle qu'elle évoque notamment par le récit de son premier jour d'école, marqué par le silence d'un père, qui honteux de ne savoir parler le français n'ose pas reprendre l'institutrice qui massacre pourtant le prénom de sa fille et qu'il n'osera plus jamais reprendre. C'est comme si l'institution l'avait réduit au silence autant qu'elle avait fait de sa fille autre chose que ce que prédisait pour elle ce prénom turc qu'elle devait à sa grand-mère, à son arrière-grand-mère et qui l'inscrivait dans une lignée et une tradition turque de femmes. De plus, devenue autre par un prénom nouveau, l'enfant brillante scolairement a été initiée au théâtre à l'école, une passion qui l'éloigne, du moins dans leurs représentations, du futur certain aux revenus réguliers que ses parents marqués par leurs propres difficultés économiques en France avaient rêvé pour elle.

### ***Spectacle de la réconciliation, Le Chant du père est une évocation visuelle, sous la forme d'un hommage, de la Turquie de ses parents.***

Spectacle de la réconciliation comme Hatice Özer l'évoque elle-même, *Le Chant du père* est une évocation visuelle, sous la forme d'un hommage, de la Turquie de ses parents. Dès les premières minutes du spectacle, la comédienne disperse sur le plateau une poudre d'argile rouge qui colore l'espace et rappelle l'aridité des plaines de Turquie centrale, cultivées par ses ancêtres mais que ses parents ont dû quitter dans les années 1980 car devenues arides, réduisant en poussière le travail de la terre. Il y a en effet dans les choix de la metteuse en scène la volonté de faire de cette Turquie devenue imaginaire pour son père, de ce souvenir devenu rêve et qu'il alimente avec mélancolie en chantant toujours les chants d'autrefois et en racontant des histoires aux morales universelles, une sorte de paradis sur terre : les fleurs

que la comédienne plante peu à peu sur la scène jusqu'à la recouvrir totalement, immerge le père et la fille dans un paysage commun, fait de souvenirs réels et de récits inventés, où s'entremêlent les traditions et arts ancestraux des parents et la forme plus classique de théâtre fruit de la formation théâtrale de la jeune femme. Entre les deux mondes, entre les deux langues, entre les deux conceptions de l'art, passe comme un fil ténu, qui maintient l'ensemble et lui donne sa cohérence et sa sincérité : celui de l'hommage et de l'allégeance de la nouvelle génération aux paysages, aux chants, aux rituels et aux rêves de leurs exilés de parents, imaginant dans le théâtre une langue commune où tout le monde se retrouve finalement, dans l'art et la musique.



© Milène Lang

- *Le Chant du père*, à la MC93 à Bobigny du 12 au 21 janvier 2024.
- Conception, texte et mise en scène : Hatice Özer
- Avec : Hatice Özer et Yavuz Özer
- Production : CDN Normandie-Rouen.

# Ubiquité culture(s)

## Le chant du père

Conception, texte et mise en scène Hatice Özer, compagnie *La neige la nuit* – avec Hatice Özer et Yavuz Özer, joueur de saz – à la MC93 Bobigny/Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis,



© Arnaud Bertereau

Hatice Özer s'est formée au Conservatoire de Toulouse, puis au sein de Premier Acte, piloté par Stanislas Nordey, après avoir fait des études en arts plastiques. Elle a ensuite travaillé avec Julie Berès, Jeanne Candel et Samuel Achache, Mohamed Bouadla et le Collectif 49 70, Wajdi Mouawad. En 2020, elle crée sa compagnie *La neige la nuit*,

basée en Dordogne. Deux ans plus tard, en février 2022, elle crée au CDN de Rouen son premier spectacle, *Le Chant du père*, qui tourne depuis.

C'est une *Lettre au père* adressée en direct. Un père qu'elle apostrophe devant nous, sur scène, avec tendresse en même temps qu'avec fébrilité, et à travers lui la lecture qu'elle fait de son pays, la Turquie. Lui est ferronnier en même temps que conteur et joueur de saz – ce luth à long manche auparavant fabriqué par les paysans eux-mêmes, la caisse creusée dans un tronc de mûrier – père reconnu comme un *ashîk* dans la communauté turque qu'il côtoie, ce qui signifie en traduction littérale, un *amoureux*, en réalité un barde, un chanteur ambulant, à la fois poète populaire, compositeur et joueur de saz. Yavuz Özer est arrivé en France en 1986 venant d'Anatolie, exilé avec sa famille en vue de lui offrir une vie meilleure. On peut l'entendre chanter dans les foyers et les cafés de la communauté turque du Périgord. Comme tous les exilés il a le mal du pays.



© Arnaud Bertereau

Forte d'une première expérience musicale sur scène avec son père à l'invitation de Wajdi Mouawad, Hatice Özer, ressent la nécessité de l'amener à briser le silence dans lequel chacun se protège, et à faire acte de transmission. Elle élabore le spectacle et l'invite au partage, sur scène. Il se prête au jeu avec bienveillance et simplicité, avec

humour parfois et donne sa première recommandation : « Pour bien raconter les histoires, il faut un mélange de 60% de vérité, 30% de mensonge et 10% de mystère. »

La comédienne ouvre le spectacle, seule, à l'avant-scène et raconte un cauchemar : « Je suis dans l'eau... » la vision des noyés l'amène au visage de son père, qui l'obsède. Dans chaque

noyé, là où les yeux s'effacent, c'est lui qui apparaît. Puis elle installe rituellement sa mise en scène, lavée de ce rêve étrange et effrayant. Elle verse du sable rouge pour délimiter l'aire de jeu, retire ses chaussures comme pour entrer dans un lieu sacré ou simplement à la maison et apporte sur un grand plateau une dizaine de verres tulipes. Le temps turc est ritualisé autour du thé qu'elle fait infuser – du thé noir précise-t-elle – y plonge le sucre en commentant le cérémoniel, boit et échange avec son père qui vient de la rejoindre. « En principe celle qui sert ne boit pas » commente-t-elle. Plus tard, elle offre quelques verres au public, qu'elle prend à témoin.

Hatice Özer raconte son père, sa tristesse et ses chagrins loin du pays, la poignée d'hommes qu'il rencontre dans certains cafés ou dans l'arrière-boutique d'un kebab et qui joue aux cartes à l'abri des regards. « Ils sont là, installés depuis toujours, le café construit autour d'eux... » Le raki se boit comme si on buvait le pays. On pleure l'exil. Elle évoque le *cabaret*, *khâmmarât* ce lieu où l'on boit et où l'on chante, où l'on trouve un peu de paix en étant soi-même. Et la jeune femme envoie ses salves de questions, jusqu'à en perdre souffle : « Pourquoi tes histoires tu ne les écris jamais ? Pourquoi tes chansons tu ne les écris jamais ? Pourquoi quand tu rentres à la maison, tu me demandes toujours si je suis bien arrivée alors que tu me vois en face ? Pourquoi dès que je ne réponds pas au téléphone, tu appelles toute la famille pour savoir où je suis ? Pourquoi d'après toi j'ai toujours pas trouvé mon chemin ? Pourquoi à chaque fois que je quitte la maison, tu me dis : ne nous déçois pas ? »



© Arnaud Bertereau

Elle parle des rituels de son enfance incluant le saz, instrument qui se présente debout, vertical, et qui ne doit jamais toucher le sol, de la religion qui fausse la donne en tout, puis elle s'efface pour laisser son père répondre et raconter à sa manière, en jouant de son instrument et en chantant. Il chante la mort, les amours contrariés, elle entre dans la mélodie et parfois le traduit. Puis elle poursuit son récit pendant qu'il joue, en recouvrant le plateau de pétales de fleurs et de fleurs jaunes qu'elle plante, apportant de la lumière, de la beauté : « Il garde sur son visage le sourire des étrangers, dit-elle, le sourire qui n'en pense pas moins. » Et chaque jour, il est dans ses rêves, il voyage...

Le spectateur suit l'esquisse d'un destin qui délicatement prend forme, celle d'une vie étirée entre deux cultures avec une extraordinaire force de vie nourrie de mélancolie pour lui, d'actions artistiques pour elle ; entre deux générations issues l'une d'Anatolie l'autre d'ici ; entre deux langues. Le père s'inspire des histoires de Nasrettin Hoca, conteur du XIII<sup>e</sup> siècle et personnage mythique de la culture musulmane, philosophe d'origine turque dont la tradition du récit est inscrite sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. Sur un mode léger et croisant l'absurde, ces narrations ont parfois valeur de contes moraux ou sont détentrices d'un contenu spirituel. Le chant est aussi d'exil et d'accompagnement, de dénonciation des injustices, il accompagne les différents moments de la vie, de la naissance à la mort, et remplit un rôle social. Le *ashîk*, ici Yavuz Özer, délivre ses plaintes pour libérer les âmes, accompagné de son saz. Il a un certain pouvoir magique.

Ce *Chant du père* est une puissante preuve d'amour réciproque où chacun est à sa place, Yavuz Özer dans la distance du père, Hatice Özer dans l'appel au père et sa quête de compréhension de cet entre-deux monde dans lequel il vit. Ensemble, avec subtilité et humour, ils témoignent de ce lien profond qui les unit et qui les lie au pays. « Pendant longtemps je pensais qu'il n'y avait pas de théâtre dans ma culture, dans ma famille, et dans mon milieu social, mais je réalise aujourd'hui que tout y est théâtral » dit-elle, mettant sa vie en théâtre.

Brigitte Rémer, le 14 janvier 2024

Collaboration artistique Lucie Digout – régie générale et lumière Jérôme Hardouin – régie son Matthieu Leprince – regard extérieur Anis Mustapha. Production déléguée CDN Normandie/Rouen – coproduction association La neige la nuit – Théâtre auditorium de Poitiers/scène nationale – L’Imagiscène/Centre culturel de Terrasson – OARA/Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine – Le Préau/Centre Dramatique National de Normandie-Vire – la Soufflerie/Rezé.

Du vendredi 12 au dimanche 21 janvier 2024, du mardi au vendredi à 19h30 sauf vendredi 19 janvier à 14h30, samedi 13 janvier à 18h30, samedi 20 janvier à 16h30, dimanche à 15h30, à la MC93 / Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, 9 boulevard Lénine, 93000 Bobigny – Métro : Bobigny Pablo-Picasso – site : [www.mc93.com](http://www.mc93.com) – tél. : 01 41 60 72 72





THÉÂTRE, CONCERTS

# LE CHANT DU PÈRE. UNE DÉCLARATION D'AMOUR EN FORME DE SPECTACLE.

12 DÉCEMBRE 2023

Rédigé par Sarah Franck



© Arnaud Bertereau

***Hatice Özer nous convie à une quête de ses origines turques, tendre et sensible, qui se confond avec son témoignage d'amour filial pour un père qui a tout abandonné pour leur faire une vie meilleure.***

Lorsqu'elle pénètre sur la scène, Hatice Özer dessine avec de la terre le périmètre de l'espace dans lequel elle va évoluer. Car c'est bien de sa terre d'origine, la Turquie, dont elle va nous parler, et de ses traditions qui se confondent avec la figure du Père. Entre cérémonie du thé qui définit l'espace et qu'on partage avec les spectateurs, musique et évocation parlée, nous voici plongés dans un monde où seuls les hommes sont au café et où ils demeurent interminablement, enchaînant les histoires aux histoires. L'Anatolie centrale remonte à la surface, avec ses moutons, ses vaches et ses tracteurs, et les chansons célèbrent les fous d'amour à la manière de l'histoire de Majnoun et Leïla, un conte qui traverse tout le Moyen-Orient jusqu'en Asie centrale, des Arabes aux Azéris, des Turcs aux Tadjiks ou des Iraniens aux Pakistanais.

Sur scène trône un saz, ce luth qu'on rencontre aussi bien en Iran, en Irak, en Turquie qu'en Grèce, en Crimée, dans le Caucase ou dans les Balkans, un instrument au manche démesurément long et au ventre renflé qu'on utilise en pinçant les cordes en même temps qu'on utilise ses possibilités de caisse de résonance en le frappant du doigt. Parce que le conte, le chant et la musique sont partie intégrante de la culture turque. L'instrument est suspendu car, rapporte Hatice Özer, destiné à attraper les âmes, il ne doit pas toucher le sol. Le saz appartient à son père, qui en joue lors des célébrations les plus diverses de la communauté turque en Périgord, où ils se sont réfugiés. Entre l'instrument, son père et son histoire se tisse un fin réseau de relations que la jeune femme dévoile à travers le spectacle.



© Arnaud Bertereau

### **Des paroles d'exil et de reconstruction**

L'histoire qu'Hatice Özer nous rapporte pourrait celle de milliers d'exilés. Pour faire une vie meilleure à sa famille, son père quitte la Turquie pour la France. Son exil donne à sa fille la possibilité d'une liberté qu'il ne comprend pas toujours mais qu'il accepte et qui la mène, elle,

à Paris pour être comédienne. Lui, mutique et souriant, elle, volubile et sans cesse en mouvement, vont, chacun à leur manière, nous raconter une partie de leur histoire. À lui, la tradition transmise par la musique qui s'exprime lorsqu'il s'empare de l'instrument pour en jouer ; à elle, le récit, en turc et en français, qui mêle contenu des chants et histoire personnelle. De leur vie d'immigrés ou des difficultés qu'on imagine de leur installation en France nous ne saurons rien, ou presque – seulement, à la fin, qu'il répugnait à dire qu'il était ouvrier... Mais dans la relation du père et de sa fille survivra le monde perdu et la manière dont se construit leur rattachement commun à une même tradition culturelle.



© Arnaud Bertereau

### **Une histoire de transmission**

Car la rencontre du père, c'est la remontée du courant vers les origines, un voyage entre deux eaux, celles du Périgord et celles d'Anatolie, l'histoire d'une reconquête. Dans la cérémonie du thé, dans le surgissement à la surface de ce qui fonde les histoires transmises – 60 % de vérité,

30 % de mensonge, 10 % de mystère –, dans la ritualisation du parcours musical établi du khâmmarât, ce lieu où l'on boit et chante devenu « cabaret », qui veut que se succèdent dans la musique la mélancolie, la tristesse puis la joie, inaugurée par le déplacement de la petite cuiller qui mélange le sucre dans le thé à l'horizontale, en la posant sur le bord du verre, le passé remonte, et avec lui la langue turque refait surface. Alors, dans l'évocation des djinns aux résonances homophoniques contemporaines, le visage effacé par l'eau du père reprend des contours et les mégots de cigarettes jetés dans les interminables séjours au café se métamorphosent en fleurs qui viennent joncher le sol. Ne reste plus alors qu'à les replanter,

les enraciner dans le sol pour leur rendre vie. Le conteur du XIII<sup>e</sup> siècle Nasrettin Hoca, avec ses personnages de faux naïfs et d'ingénus, trouve un prolongement dans le poète turc contemporain Nazim Hikmet. Parce qu'ils ont en partage que « Les chants des hommes sont plus beaux qu'eux-mêmes »...



© Arnaud Bertereau

### ***Le Chant du père***

◆ Conception, texte et mise en scène **Hatice Özer** ◆ Musicien-interprète **Yavuz Özer** ◆ Collaboration artistique **Lucie Digout** ◆ Régie générale et création lumière **Jérôme Hardouin** ◆ Régie son **Matthieu Leclerc** ◆ Regard extérieur **Anis Mustapha** ◆ **Production déléguée** CDN Normandie-Rouen ◆ **Coproduction** Association la neige la nuit, Théâtre auditorium de Poitiers Scène nationale, L'Imagiscène – Centre culturel de Terrasson, OARA Nouvelle-Aquitaine, Le Préau, Centre Dramatique National de Normandie-Vire, la Soufflerie – Rezé ◆ **Résidences** TAP à Poitiers, Thorigné-Fouillard « au Bout du Plongeoir » avec présentation publique, L'Imagiscène, Centre culturel de Terrasson, le Préau – Centre Dramatique National de Normandie Vire, Théâtre des 2 rives, CDN Normandie Rouen ◆ **Soutien** Itinéraires d'artiste(s) 2021 – Coopération Nantes-Rennes-Brest-Rouen, Studio Virecourt, Maison Maria Casarès ◆ Le CDN de Normandie-Rouen est un EPCC (Établissement Public de Coopération Culturelle) subventionné par le Ministère de la Culture / DRAC de Normandie, le Conseil régional de Normandie, le Conseil général de la Seine-Maritime, la Ville de Rouen, la Ville de Petit-Quevilly et la Ville de Mont-Saint-Aignan.

### Tournée

**Du 12 au 19 janvier 2024** - MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

**Le 25 janvier 2024** ~ Le Dôme Théâtre | Albertville (74)

**Le 13 février 2024** ~ La Mégisserie – Centre culturel | Saint-Junien (87)

**Les 21 & 22 mars 2024** ~ NEST ~ CDN transfrontalier de Thionville ~ Grand Est (57)

**Du 22 au 29 mai 2024** ~ Théâtre national de Strasbourg (67)

## « Le chant du père »

### Un duo émouvant d'un père exilé et de sa fille qui ne veut pas voir s'effacer la mémoire de ses origines

19 janvier 2024



Hatice Özer, jeune comédienne française issue d'une famille turque qui a immigré en France a conçu, écrit et mis en scène son premier spectacle. Elle commence seule sur scène en nous racontant un cauchemar récurrent : elle est en pleine mer entourée de cadavres qui flottent, tous ont le visage de son père et les traits de ce visage s'effacent peu à peu. Récit hautement symbolique des raisons pour lesquelles elle a créé ce spectacle : la peur de voir disparaître toute la culture de son père, Yafuz Özer, ferronnier mais aussi conteur, chanteur et joueur de saz, le luth oriental, qui a quitté l'Anatolie sans espoir de retour pour offrir un avenir meilleur à sa famille.

Après le récit du cauchemar, elle établit en silence tout un cérémonial qui nous plonge dans un autre espace et une autre culture. Pour préparer la venue de son père, elle recrée à l'aide de sable ocre le cabaret oriental (khâmmarât en arabe, lieu où l'on boit et l'on chante) et prépare le thé en nous invitant à le partager comme elle va nous faire partager ce moment d'échange entre son père et elle. Elle entre au cabaret ce qu'elle n'a osé faire enfant et lui entre dans le monde du théâtre. Ainsi en mêlant les arts, Hatice Özer rompt le silence qui la séparait de son père et d'une partie de son histoire.

Le père entre alors en scène, il s'approche presque à pas hésitants (Peur de déranger ? Ne pas être à sa place?). Il nous raconte une histoire que sa fille nous traduit en partie, elle parle le turc « comme une enfant de six ans » et lui très peu le français. Il s'empare de son saz jusqu'à suspendu au-dessus de la chaise par respect pour l'instrument qui ne doit pas toucher le sol. C'est alors que surgissent les moments très émouvants d'échanges entre le père ashik

exilé qui chante et conte les histoires de son pays et sa fille pleine d'humour, de tendresse et d'admiration. Malgré la retenue de ce père empli de la nostalgie de sa terre natale, la complicité entre ces deux êtres est palpable. Jouer et écouter ces histoires en chansons, c'est pour lui comme pour elle, et pour nous aussi, chanter l'exil, conter et recevoir ces récits faits de 60 % de vérité, de 30 % de mensonge et de 10 % de mystère. Ainsi se racontent les transformations, la perte des traditions, les apports de la culture d'origine du pays natal et de celui d'accueil qui passent d'une génération à l'autre parfois dans la tristesse et souvent dans le rire. Le père, par le chant de l'exil et les histoires drôles inspirées du poète du XIII siècle, Nasrettin Hoca, dit son mal du pays et le déracinement. Il transmet et perpétue une culture et répond aux questionnements de sa fille qui a peur d'oublier et que s'efface à jamais l'héritage des traditions anatoliennes et ses rituels.

Finalement et comme le reconnaît Hatice Özer, le théâtre est aussi présent dans la culture anatolienne : la manière de pleurer les morts, de transmettre les histoires en forme de contes dans lesquels il est difficile de distinguer le vrai du faux. Elle gardera de son père ses chants ne pouvant pas lui rendre son retour au pays.

Mélancolie, tristesse et finalement joie de partager nous sont offertes sous la forme d'une scène musicale et théâtrale au parfum de nostalgie et de respect réciproque des cultures

échangées. C'est le chant du père dans un champ de fleurs aux effluves apaisants.

*Frédérique Moujart*

**Jusqu'au 21 janvier (ven 19 à 14h30, sam 20 à 16h30, dim 21 à 15h30) à la MC93, 9 bd Lénine à Bobigny- Réservations : 01 41 60 72 72 ou [reservation@mc93.com](mailto:reservation@mc93.com) – le 25 janvier, Le Dôme Théâtre à Alberville (74) – le 13 février, La Mégisserie-Centre culturel à Saint-Junien (87) – les 21 et 22 mars à NEST-CDN transfrontalier de Thionville- Grand Est à l'Arche-Villerupt (57) – du 22 au 29 mai au Théâtre national de Strasbourg (67)**



Dany Toubiana / Février 2023

# Le chant du père

Texte et Mise en scène : Hatice Özer

Lui est musicien et ferronnier. Dans la communauté turque c'est un *ashik*, un artiste populaire, à la fois poète, chanteur, compositeur et joueur de *saz*, un luth à manche long à la sonorité douce, que l'on trouve aussi en Iran, en Grèce et jusque dans les Balkans. Son nom : Yavuz Özer et dans le Périgord, on peut l'entendre chanter dans les cafés et les foyers de la communauté turque. Elle, c'est sa fille, Hatice Özer, comédienne pétillante, qui, entre musique et poèmes, dans un récit plein d'humour et de tendresse filiale, nous invite à écouter leur dialogue...

## “Boire le pays ou pleurer l'enfance”...

Intérieur simple de maison. Une table, deux chaises, un coffre immense en osier et trônant suspendu dans un coin, un *saz* qui attend le musicien qui fera vibrer ses cordes. Par respect pour l'instrument de musique, il ne faut pas le poser par terre. Sur la scène, comme en attente, une jeune fille, dans une concentration extrême, allume une bougie qu'elle place au milieu de la scène, installe un plateau, des verres, y verse du thé et fait tinter la cuillère. C'est la nuit et elle attend le père. Ce rituel précis est destiné à l'accueillir avec sa musique, ses chants et ses histoires issus de la terre natale.

Saupoudrer sur la scène du sable rouge, boire une tasse de thé pleine a ras bord est une façon de revenir et de “boire le pays”. Écouter les chansons du père, c'est aussi “pleurer l'enfance et se sentir heureux d'être triste”. Car nous dit la fille, le père connaît le secret pour bien raconter les histoires : “mélanger 60 % de vérité, 30 % de mensonge et 10 % de pur mystère...” .

Discrètement, il arrive par le fond de la scène, décroche son instrument de musique et s'installe sur une chaise. Sa voix s'élève et portée par une langue harmonieuse, la musique et les poèmes de Yavuz Özer sont là pour attraper les âmes.



Photos ©Arnaud Bertereau

## Entre l'Anatolie et le Périgord

Hatice Özer est une comédienne jeune mais expérimentée qui a travaillé notamment avec Wajdi Mouawad ou Hubert Colas, *“Le chant du père”* est sa première création. En invitant son père sur scène, elle rend hommage à cet homme discret et talentueux et met l'accent sur “l'étrangeté” de sa position de fille qui a grandi en France. Entre traits d'humour et situations parfois cocasses naît entre le père et la fille un lien de transmission et d'échange qui évoque à la fois l'harmonie, l'évocation du pays d'origine et les contradictions voire les frictions entre les cultures. Passant de la langue turque au français, se racontent les transformations des mentalités, la perte des traditions, les apports de la culture du pays natal et du pays d'accueil qui s'imprègnent d'une génération à l'autre, parfois dans la tristesse mais aussi dans le rire.

Pourtant, au-delà de ces hiatus, de ces incompréhensions parfois, de ces aliénations, peut-être, entre la fille et le père, se joue quelque chose de plus grand. Père silencieux, souriant, Yavuz Özer raconte en turc les histoires drôles de Nassretin, équivalent oriental de notre Marius marseillais et que traduit sa fille. Le père en chantant l'exil, le mal du pays, le déracinement transmet une culture qui répond aux interrogations de sa fille qui grandit en France et a peur d'oublier. Que restera-t-il de ce père qui s'est exilé pour offrir un avenir meilleur à ses enfants et qui parle mal le français ? Comment conserver l'héritage oral des traditions anatoliennes ? Comment préserver les rituels conviviaux qui, dans la tradition turque, créent les relations ?



Photos ©Arnaud Bertereau

### **“Je garde les chants à partager avec toi”**

En transformant la scène de théâtre en une sorte de cabaret intime, Hatice Özer nous rappelle que le mot cabaret vient de l'arabe *khâmmarât* qui désigne le “lieu où l'on boit et chante”. À la fin du spectacle, le thé est de plus en plus infusé, le contact avec le public est de plus en plus étroit. Pareils aux chanteurs ambulants d'Anatolie, accompagné de son luth, le père en racontant les déracinements l'exil et les injustices, les amours et les morts, recrée avec sa musique une terre natale intérieure et toujours vivante dans le cœur. En reconstituant et en partageant sur la scène les rituels appris dans sa famille depuis l'enfance, en riant d'elle-même, de ses incompréhensions et de ses peurs, Hatice Özer ouvre et voire réinvente certaines formes du théâtre.

*“Longtemps, j'ai pensé, dit la jeune auteure et metteuse en scène, qu'il n'y avait pas de théâtre dans ma culture, ma famille et mon milieu social, mais je réalise aujourd'hui que tout y est théâtral. La manière de pleurer ses morts, de se transmettre oralement les histoires, tout devient conte sans qu'on puisse distinguer le vrai du faux”.*

*“ Je ne peux pas te rendre ton départ, mais je garde tous les chants à partager avec toi”* dit la fille au père, reconnaissant et acceptant ainsi la transmission de la terre d'origine. Partagés avec un public ému et chaleureux, on a commencé par la mélancolie des départs, on est passé par la tristesse des deuils et les souvenirs du pays lointain qui s'effacent et enfin par la joie et les rires qui finissent toujours par arriver. Au-delà du théâtre et des mots, *“Le chant du père”* révèle aussi sans ostentation et avec une discrétion toute orientale, la complicité, l'amour et la tendresse entre un père et sa fille.

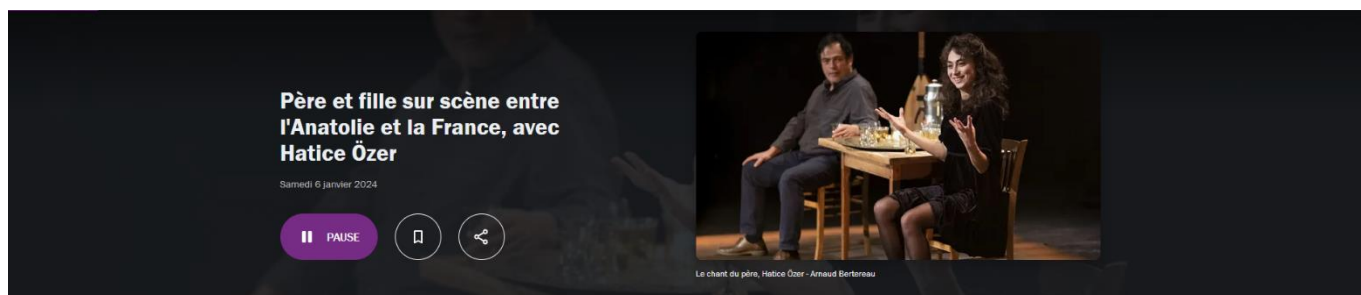
**PRESSE**  
**AUDIOVISUELLE**





## Emission *Tous en scène* – France culture par Aurélie Charon

6 janvier 2024



### Lien pour écouter l'émission :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/pere-et-fille-sur-scene-entre-l-anatolie-et-la-france-avec-hatice-oezer-3803958>

Hatice Özer a invité son père Yavuz, poète et chanteur de l'Anatolie, sur scène avec elle. "Le chant du père" nous parle de transmission, d'exil, et rend hommage à ces hommes arrivés en France pour travailler et promettre un meilleur avenir à leurs enfants.

Avec

- Hatice Özer Comédienne, autrice metteuse en scène
- Yavuz Özer musicien, joueur de saz

*"Souvenirs, souvenirs", une programmation spéciale du 23 décembre au 7 janvier sur France Culture !*

*Une émission enregistrée in situ à la Maison du Saz (Montreuil) - la "grotte" de la chanteuse et comédienne Hatice Özer et de son père Yavuz Özer, grand musicien de saz. Père et fille interprètent quelques morceaux pour l'émission, et nous parlent de la Turquie d'où ils viennent, de la Dordogne où la famille s'est ancrée, et du premier spectacle d'Hatice, dans lequel elle met en scène son père : Le chant du père, du 12 au 21 janvier à la MC93 (Bobigny). Son spectacle Koudour est aussi en tournée - le musicien Antonin Tri-Hoang la rejoint pour interpréter un morceau.*



## DE VIVE(S) VOIX

### Le chant d'exil avec Hatice Özer

Publié le : 16/02/2023



DE VIVE(S) VOIX

### Le chant d'exil avec Hatice Özer

Publié le : 16/02/2023 - 16:19

Écouter - 29:00

Partager

Ajouter à la file d'attente

#### Lien pour écouter l'émission :

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20230216-le-chant-d-exil-avec-hatice-%C3%B6zer>

*« Il n'a jamais voulu l'attraper l'autre langue, cette langue avec laquelle moi je parle, il n'a jamais rêvé de ces mots, il n'a jamais rêvé de ce pays, il est venu là où on avait besoin de son corps. »*



Hatice Özer. © Arnaud Bertereau

La jeune comédienne Hatice Özer invite sur scène son père, conteur et joueur de saz en Turquie. Le dialogue père-fille, entre parole et chant, est un témoignage poétique sur la transmission de l'héritage et des traditions, d'une langue à l'autre.

#### Invitée :

- **Hatice Özer**, autrice, metteuse en scène. *Le Chant du père* est sa première création (février 2022 – CDN de Normandie-Rouen). À voir du 14 au 19 février 2023 au Théâtre de la Tempête.